L'ABEILLE DE LA N.ORLEANS

BUREAUX 73 rue de Chartres

NOUVELLE-ORLEANS;

LUNDI MATIN, 30 JUILLET.

Nouvelles d'Europe.

Malice de l'Herman et de l'Allemania.

Pas encore d'armistice. Ce retard assurément fort incompréhensible quand on songe à toutes les graves difficultés d'une nature dont les conditions, encore plus politiques que militaires, doivent servir de préliminaires à la paix future, n'en excite pas moins de vives inquiétudes au sein de l'Europe neutre. On paraît craindre que la Prusse, enivrée par ses victoires, ne pousse trop loin son ardeur de conquêtes. Des déclarations significatives arrivent à Paris, d'où il résulte que si le cabinet de Berlin voulait former des demandes trop exorbitantes, il pourrait bien, dans un temps donné, s'enlever des complications encore plus sérieuses que celles dont souffre en ce moment le continent européen : on remarquera la netteté du langage que tient à cet égard le *Journal de Saint Pétersbourg*, organe du gouvernement russe : « L'armistice, dit-il, peut amener une paix sérieuse, mais à une condition, c'est qu'il n'y ait pas une monarchie qui s'imagine être assez puissante pour forcer l'assentiment de l'Europe à ses conquêtes en Allemagne, oubliant qu'il existe encore des Etats puissants et unis, pour lesquels l'équilibre européen n'est pas un mot vide de sens. » La presse anglaise de toutes nuances prêche, de son côté, la modération à la Prusse, et s'avertise à dire que le peuple anglais ne verrait pas avec indifférence la rupture de l'équilibre européen.

Le nouveau manifeste de François-Joseph à ses peuples, que l'on trouvera plus loin, indique également que, quelque abattus qu'ils soit par ses défaites, l'Autriche ne croit pas encore la partie perdue pour elle, et ne se sent nullement disposée à faire à son ennemie de trop grandes concessions en Allemagne. Il résulte même de ce document, que la cour de Vienne ne songerait nullement à fléchir devant la Prusse, quand elle fit ses premières ouvertures à l'empereur Napoléon III, et qu'elle ne rechercharait (à fort évidemment, puisque la fortune de l'Italie est intimement liée à celle de la Prusse) que la conclusion d'un armistice en Italie. Ce fut le gouvernement français qui, non seulement fit à cette proposition s'accueil le plus empressé, mais qui encore s'offrit spontanément comme médiateur d'un armistice avec la Prusse, et de négociations préliminaires pour la paix. « L'empereur François-Joseph se dit prêt à la paix; mais il déclare qu'il n'accepterai jamais « une paix par laquelle les bases de la puissance de son empire seraient ébranlées. »

« Nous sommes encore réduit, dit le *Temps* du 11, à faire des vœux pour la réalisation des espérances pacifiques. Ajoutons tout aussitôt que ces espérances s'appuient avec une solidité au moins relative, sur quatre faits incontestablement significatifs.

« D'abord, le départ pour l'Italie du prince Napoléon, départ que nous avons pu annoncer hier, et qui doit s'effectuer ce soir même. Le retour de l'empereur se fait écouter, où le sait dans les conseils du roi Victor-Emmanuel. Il sera donc en position, mieux que personne, de faire agréer au cabinet de Florence, non seulement l'armistice,—dont on ne veut plus à Florence qu'entendre parler,—mais encore les préliminaires de la paix.

« Le prince Napoléon est accompagné de M. Saillard, qui a rempli dans mission fort délicate, l'une à Tunis, et l'autre au Mexique.

« L'arrivée à Paris du prince de Reuss n'est pas moins plus sans importance. On dit le prince diplomate porteur d'une lettre autographe pour l'empereur Napoléon, et, en effet, le prince de Reuss est en ce moment même reçu aux Tuileries. Successivement secrétaire d'ambassade et chargé d'affaires de Prusse à Paris, le prince a su se concilier la bienveillance toute particulière de Napoléon III. Plus tard, ministre du roi Guillaume à Munich, M. de Reuss est parvenu à retenir la Bavière dans les rangs de ces indécis qui ont été si funestes en premier lieu à l'armée bavoise, et en second lieu à l'armée de Benedeck.

« Outre la lettre autographe, on dit que le diplomate prussien présenterait un mémoire confidentiel concernant la future reconstitution des Etats de l'Allemagne. »

La *Presse* du 11 juillet dit qu'après l'audience donnée par l'empereur au prince de Reuss, il a eu aux Tuileries une réunion à laquelle assistaient le prince de Metternich et le baron d'Alteubaerg, comme représentants de l'Autriche, le comte de Goltz et le prince de Reuss, comme représentants de la Prusse. M. Drouyn de Lhuys a communiqué les vues de la France, qui se résument ainsi :

« La Confédération germanique sera dissoute, et l'on en établira une autre dont la Prusse et l'Autriche ne feront partie.

« On ne demandera à l'Autriche aucune cession territoriale (outre la Vénétie, bien entendu, et ses prétentions sur les duchés). Il Prusse s'annexerait le Slesvig-Holstein, la Hesse-Cassel, la Hesse-Darmstadt et le Brunswick, mais elle renoncerait au territoire qu'elle possède à l'ouest du Rhin, et le territoire situé entre ce fleuve et la Meuse servirait d'indemnité aux princes dépossédés par la guerre.

« Un échange de territoires entre le grand duché de Bade et la Bavière donnerait au premier de ces Etats la plus grande partie du Palatinat rhénan. Le royaume de Saxe, le Hanovre et les duchés de Saxe conclueraient avec la Prusse des conventions militaires. Les habitants de Landau choisiraient entre Bade et la France. Ceux de la vallée de la Sarre opteraient entre la France et les nouveaux souverains des provinces rhénanes.

Nous n'avons pas à apprécier ce projet, dont l'authenticité est loin d'être démontrée. Si il existe réellement, on peut affirmer que la Prusse ne l'acceptera pas dans les conditions indiquées. Mais nous lisons les lignes suivantes dans une correspondance adressée de Francfort à l'*Opinion nationale* :

Au moment de fermer ma lettre, la nouvelle arrive que l'empereur Napoléon aurait déclaré que, si les Prussiens refusaient l'armistice, il entrerait aussitôt dans les provinces du Rhin.

Telle pourrait bien être, en effet, le dénouement des négociations.

ALLEMAGNE.

Les opérations qui, avant les batailles Gitschin et de Sadowa, se concentraient en un seul point, la frontière nord-est de la Bohême, s'étendent et se développent depuis que les Prussiens se sont emparés du haut Elbe et des chemins attenant à cette ligne.

En premier lieu, les Autrichiens, rejetés sur Pardubitz, Kœpingerstetz et Josephstadt, ont abandonné cette position pour couvrir Brün et Olmutz. Il se sont placés à la jonction du chemin de fer de Wildenschwert à Brün et d'Olmutz à Wildenschwert, au point de Bechmish Trübau. Outre le chemin de fer de Wildenschwert, une route conduit de Trübau à Pardubitz; elle est couverte, en avant de Trübau, par la grosse ville de Leitomischle.

Dans cette position, les Autrichiens sont en ligne oblique, faisant face à l'ennemi du côté de Pardubitz, ayant leur ligne de retraite assurée par Zwittau, sur Brünn, et couverts, du côté de Troppau et de la Silésie prussienne, par les trois positions défensives qui sont en avant de Sternberg, puis par la forteresse d'Olmütz, dont le chemin de fer descend à Gansendorff, d'où il bifurque sur Vienne et Presbourg.

De leur côté, les Prussiens, maîtres de l'Elbe, peuvent déboucher, par Pardubitz, sur Leitomischle et Wildenschwert. De Glatz, ils peuvent descendre sur le chemin de fer de Bohmish Trübau à Olmütz, prenant directement à revers les lignes de l'armée autrichienne rallie à Trübau.

Enfin, par un mouvement plus excentrique, qui paraît se dessiner en ce moment, ils peuvent, de Troppau, arriver sur Sternberg. A cote de cette ville, placée en avant d'Olmütz, se trouve Neustadt-en-Moravie, d'où une courte route conduit, par Littau, Loschitz et Moglitz à la crête des hauteurs au pied desquelles est Bechmish Trübau.

Le plan des Prussiens serait ainsi dévoilé. Olmütz, de passer par Sternberg d'opérer une jonction à Bechmish Trübau et à Zwittau, qui se trouve en avant, sur le chemin de fer de Brünn, et à descendre sur le Danube le long de ce chemin de fer.

En même temps qu'on opère à l'Est pour se rapprocher du Haut-Danube, on manœuvre à l'Ouest pour atteindre le bas du cours du fleuve.

La division prussienne détachée sur Pragen peut ou attirer à elle les armées prussiennes de l'ouest, qui manœuvrent le long de la Saale, ou se porter à leur secours par Pilsen et Eger.

Les dépêches annoncent la continuation des opérations militaires.

Les Autrichiens tient pas juge la position de Bechmish Trübau tenable. Ils se replient sur Olmutz et Brünn. Leurs journaux prétendent qu'ils auraient y réunir 200,000 hommes, qui, dans cette position, contribueraient à vaincre.

Nous remarquerons que la ligne d'Olmutz à Brünn est bonne longue et bien découverte. Elle possède par Prossnitz un même lieu de grandes défensives entre Proellitz et Wischau.

De Wischau à Brünn il n'y a cette ligne pas favorable à une bataille défensive. C'est Austerlitz.

La *Nouvelle Presse libre* évalue à 90,000 hommes les pertes subies à la sanglante journée de Sadowa. Depuis lors, il paraît que l'armée du Nord a déjà reçu de Vienne un renfort de trente mille soldats.

Un journal annonce que le général Benedeck a décidé quelque peu son commandement, et qu'il est remplacé par le général John, chef d'état-major de l'armée du Sud. A Vienne, on a prononcé le nom de l'archiduc Albert lui-même.

D'un autre côté, 60,000 hommes de landwehr sont partis de différents points de la Prusse pour renforcer les armées du prince Frédéric et du prince royal.

On assure que l'armée prussienne a reçu des ordres pour prendre l'offensive du côté de Francfort, si les conditions de l'armistice ne sont pas arrêtées dans un court délai.

Le général de Gablenz, envoyé en parlementaire au quartier-général prussien, était porteur d'une note du comte de Mensdorff, conçue dans des termes hautains et presque blessants pour la Prusse, proposant un armistice de huit semaines ou trois mois. La Prusse devait restituer son occupation dans la Bohême à un quart environ des points occupés, par elle à la date du 11 juillet, avec les forteresses de Josephstadt et de Theresienstadt. Ces propositions ont été rejetées.

Le comte Maurice Esterhazy est présentement chargé du portefeuille des affaires étrangères d'Autriche pendant l'absence du comte de Mensdorff.

On avait commencé à transporter le trésor autrichien à la forteresse de Comorn, en Hongrie. La perspective d'un armistice a fait suspendre cette opération.

ITALIE.

Les Italiens ont franchi le Po à Ostiglia, et l'armée de Cialdini, dont on évalue le chiffre à 160,000 hommes, s'est immédiatement dirigée sur Legnago.

Pas sérieument une sentinelle autrichienne n'a salué du moindre coup de fusil les soldats de Victor Emmanuel. Ces derniers marchent sans encombre ni obstacle.

Le journal l'*Etendard* publie la dépêche suivante :

Florence, 8 juillet 1866.

« Le général Cialdini a passé le Po avec 120,000 hommes, pour repousser les Autrichiens et leur couper le passage »

Il se confirme que les Autrichiens non-seulement n'ont encore opposé, sur aucun point, de résistance à l'armée de Cialdini, mais encore qu'ils semblent résolus à se concentrer dans les forteresses.

Quatre vingt mille soldats autrichiens ont déjà évacué la Vénétie.

FRANCE.

A propos de la visite que l'empereur Napoléon doit faire à Nancy, dit la *Liberté*, il est arrivé la bruit d'une discussion que le chef de l'Etat aurait l'intention de prolonger dans la ville lorraine. D'aucuns voudraient prétendre que Napoléon III serait, le 14 juillet, au moins d'un nouvel à la France et au monde entier la réunion prochaine des grandes puissances européennes.

Attendons.

Le projet de sénatus-consulte modificatif de la constitution, qui a si vivement ému l'opinion publique, et dont quelques journaux avaient rejeté hautement, a été présenté au Sénat.

Ce sénatus-consulte déclare que la constitution ne peut rien changer par aucun pouvoir public, et n'a pas le sénat, et interdit toute discussion de cette loi par la presse.

DERNIERES DÉPÊCHES.

Londres, 12 juillet.

Les négociations relatives à l'armistice n'ont encore produit aucun résultat appréciable. La Prusse y [illegible] dans son prétention.

L'escadre française cuirassée a reçu, le 11 au [illegible] l'ordre de se rendre à Venise.

L'escadre de Cherbourg a aussi reçu l'ordre de partir.

Les Prussiens marchent sur Francfort et les Italiens s'avancent en force dans la Vénétie, malgré la cession de toute province à la France.

Le *Moniteur* français dit qu'on fait encore des efforts pour arriver à une solution pacifique.

Suivant un article du *Times*, voici les conditions auxquelles le gouvernement italien accepterait la proposition de Napoléon :

1o Si la Vénétie est cédée à l'empereur Napoléon, la cession finale (à l'Italie) doit être faite par l'Autriche, sans aucune réserve à l'égard de Rome.

2o La question du district de Trente doit être reconnue comme sujette à discussion.

En outre, les Italiens demandent la possession immédiate des deux forteresses, dont l'une serait Peschiera.

La *France* du 11 juillet dit que le départ du prince Napoléon a été retardé par de nouveaux incidents.

Les conditions que la Prusse a fait proposer par le prince de Reuss sont les suivantes : Exclusion de l'Autriche de la Confédération germanique ; commandement des forces militaires et navales de la Confédération par la Prusse ; annexion des duchés et des territoires occupés par les armées de cette puissance.

L'Empereur Napoléon a communiqué ces demandes à l'Angleterre et à la Russie.

La *France* croit que le cabinet Derby a recommandé à l'Italie d'accepter la médiation de l'empereur Napoléon.

Ferrare, 11 juillet.

Les Autrichiens ont évacué toute le territoire entre le Po et l'Adige. Leurs principales forces sont stationnées à Padoue. En quittant Rovigo, ils ont abandonné les canons de cette place, après les avoir enclouts.

Crémone, 10 juillet.

Les troupes italiennes ont pris d'assaut le village de Mellegiano, près de la tête du pont de Borgoforte.

Florence, 10 juillet.

Une députation de Trieste et des parties italiennes du Tyrol a présenté une adresse au roi Victor-Emmanuel et à l'empereur Napoléon, pour exposer leurs droits à être reconnues comme italiennes.

Florence, 10 juillet.

Les Autrichiens ont fait une reconnaissance dans la direction de Londrone. Ils ont été repoussés par les carbabiniers jusqu'à Delazzo, qui a été occupé par les volontaires. Garibaldi était présent à l'action, mais étant obligé de rester en voiture, à cause de sa blessure.

MANIFESTE DE L'EMPEREUR D'AUTRICHE.

Vous, d'après un télégramme de Vienne, le texte du nouveau manifeste de François-Joseph :

« A mes peuples.

« Le grave malheur qui a frappé mon armée du Nord, malgré la résistance la plus héroïque, les dangers qui en résultent pour la patrie, les calamités de la guerre qui étendent leurs ravages sur mon royaume de Bohême et menacent d'autres parties de mon empire, les pertes douloureuses et irréparables de tant de milliers de familles, ont profondément ébranlé mon cœur paternel, qui bat au chaleureusement pour le salut de mes peuples. Mais la confiance que j'ai placée dans mon manifeste du 17 juin, la confiance dans votre dévouement fidèle et inébranlable, dans votre abnégation, dans le courage de mon armée, qui ne saurait même être mise par les armes victorieuses de l'ennemi, et mon bon droit [et sacré] droit, m'ont aussi mon cœur [illegible] ».

Crémone, 10 juillet.

Les troupes italiennes ont pris d'assaut le village de Mellegiano, près de la tête du pont de Borgoforte.

Florence, 10 juillet.

Une députation de Trieste et des parties italiennes du Tyrol a présenté une adresse au roi Victor-Emmanuel et à l'empereur Napoléon, pour exposer leurs droits à être reconnues comme italiennes.

Florence, 10 juillet.

Les Autrichiens ont fait une reconnaissance dans la direction de Londrone. Ils ont été repoussés par les carbabiniers jusqu'à Delazzo, qui a été occupé par les volontaires. Garibaldi était présent à l'action, mais étant obligé de rester en voiture, à cause de sa blessure.

MANIFESTE DE L'EMPEREUR D'AUTRICHE.

Vous, d'après un télégramme de Vienne, le texte du nouveau manifeste de François-Joseph :

« A mes peuples.

« Le grave malheur qui a frappé mon armée du Nord, malgré la résistance la plus héroïque, les dangers qui en résultent pour la patrie, les calamités de la guerre qui étendent leurs ravages sur mon royaume de Bohême et menacent d'autres parties de mon empire, les pertes douloureuses et irréparables de tant de milliers de familles, ont profondément ébranlé mon cœur paternel, qui bat au chaleureusement pour le salut de mes peuples. Mais la confiance que j'ai placée dans mon manifeste du 17 juin, la confiance dans votre dévouement fidèle et inébranlable, dans votre abnégation, dans le courage de mon armée, qui ne saurait même être mise par les armes victorieuses de l'ennemi, et mon bon droit [et sacré] droit, m'ont aussi mon cœur [illegible] ».

FEUILLETON.

LE MARI EMBAUMÉ

Nouvelle d'un page de M. de Vendôme.

PAR

PAUL RÉVAL.

Deuxième partie.

LE MORE.

II.

BRUNE ET BLONDE.

(Suite.)

L'homme à la livrée de M. le cardinal de Richelieu avait disparu.

Vers la même heure, le carrosse fermé qui avait porté la reine était arrêté, non point sur une route ni dans une allée, mais au milieu d'une petite clairière, entourée par les hautes futaies de la Croix-de-Bois, dans la partie nord de la forêt. Les carrosse avait toujours ses portières closes et ses rideaux hermétiquement croisés.

Le roi seul en sortit passerent tout près de là mais ils ne le virent point.

Vers la même heure encore, un cavalier et une dame, mesurant tout bas et comme des amoureux, allaient ensemble le long du mur qui sépare les coupes du roi du domaine de Rivière le-Duc.

C'était une femme jeune encore et de noble taille, vêtue entièrement de noir. Le cavalier portait un gaillard costume de chasse, qui dessinait bien sa tournure gracieuse et fine. Il avait un manteau sur le bras.

Le jour baissait. Le cavalier et la dame avaient pans doute quelque chose à cacher, car a arrêtaient souvent pour écouter, et leurs regards inquiets interrogeaient alors les alentours.

Tout à coup ils tressaillirent ensemble, et le cavalier dressa plus haute qu'un mort, tandis que sa compagne se prit à trembler. Ils avaient entendu ensemble et au même moment le bruit déjà voisin d'une cavalcade.

— La chasse! murmura la dame, cherchant déjà une issue pour fuir.

— Non, dit le gentilhomme d'une voix profondément altérée, ce n'est pas la chasse. Ecoutez mieux.

Les pas des chevaux, frappant la terre molle d'une ruisse de traverse, était rezulier et lourd.

La dame balbutia, chancelante et brisée qu'elle était déjà :

— Les mousquetaires!

Et le cavalier prononça tout bas le nom du roi.

Ce cavalier parlait avec un fort accent italien.

L'Italien et sa compagne étaient dans le sentier de ronde, bordé d'un côté par le mur, de l'autre par les fourrés. La fuite semblait impossible. Le cavalier, cependant, eut une inspiration.

— Nous ne devons pas être loin de la breche d'Orléans, dit-il, si nous la trouvons, nous sommes sauvés.

Les Mélise s'interrompit pour demander :

— Sait-tu l'histoire de la breche d'Orléans ?

— Je l'ai pris, répondit Pola, qui se laissait prendre à l'intérêt de ce récit comme une enfant qu'elle était, dis moi le nom de cette dame et le nom de ce cavalier.

— Devine.

— C'était la reine ?

— Tu vas voir.

— Et c'était M. de Cinq-Mars ?

— Non, car M. de Cinq-Mars galopait en ce moment de l'autre côté du mur, et ce fut M. de Cinq-Mars qui montra la breche aux deux amoureux en leur criant :

— Entrez! entrez! sur votre vie!

« Le pauvrent la breche, et M. de Cinq-Mars pourrait se mettre à genoux pour les voir.

Le roi était si près qu'on put l'entendre dire les arbres disant à ses mousquetaires :

— Messieurs, qui est ce cavalier ?

M. le marquis de Rauzan, le cornette, répondit :

— Sire, aucun de nous ne la reconnaît.

Et le roi piqua des deux et disparut avec une exclamation de colère. Cette colère devait décrer plus tard un échafaud.

Le cavalier alors s'approchait, en l'aimant bien fort, de Mélise, qui était alors, en effet, plus tard du échafaud.

— Ma mère! répéta Mélise, soulagée comme si elle eut trouvé le mot d'une énigme. La première phrase que j'entendis, et c'était de la bouche de Gondrin qui la prononçait, fut celle-ci : « Je vais vous raconter, au sujet de cette Mélise, une histoire entre mille, et qui vous donnera mes idée de sa honteuse hypocrisie.....

— C'était de ma mère qu'il parlait ! murmura Pola plus pâle qu'une morte.

— Oui..... mais sur mon salut, tout le monde protestait disant : Madame la comtesse de Pardaillan est une sainte !

— Et M. de Saint-Venant le premier, n'est ce pas ?

— Oh ! répliqua Mélise avec le sourire moqueur qui la faisait si jolie, M. de Saint-Venant est un prudent imaginatif. Il jeta son feutre sous son bras, remit ses gants à franges et prit la porte.

— Un si vieil ami de la famille ! Pensa tout haut Pola.

— Mon père dirait un si vieil ennemi ! répeta Mélise. Pauvre bon père ! Il a bien dû la supposer, quand on ne le prend pas à jeun..... M. de Gondrin Montespan raconta donc l'histoire de cette Messaline de Rivière-le-Duc, telle que je la lui dirai, car chacune de ses paroles est restée dans ma mémoire. — Et je le lui dirai, chérie, parce que l'histoire a une fin qui venge bien ma noble protectrice, la comtesse de Pardaillan. Si tu savais comme ce Gaétan était beau en disant : « M. de Rivière-le-Duc, vous mentez ! » Et si tu savais..... Oui, il faut que je mentionne cela, car ainsi bien j'aurai à te parler encore de ce pauvre gentilhomme. Les Etats ont le visage de bronze, parmi les masses fauves de sa barbe et de ses cheveux..... Si tu savais comme le More écoutait, oublieux de tout le reste, le récit de ses malheurs, derrière lequel il abritait son visage. La dame cachant ses traits à l'abri de son voile.

Le roi resta un instant silencieux, puis il dit :

— Découvrez-vous, Henri, je vous ai reconnu.

Le plus cher favori de Louis XIII, M. le Grand, s'appelait Henri Coiffier de Ruzé d'Effiat, marquis de Cinq Mars.

Le cavalier se mit à genoux et se découvrit.

— Et monsieur le cardinal ? reprit le roi, sitôt qu'il eut vu avant la face blême et la fine moue sache de Mazarin.

— C'était le cardinal de Mazarin ! dit Pola, sans étonnée qu'avant pu l'être de rien.

Elle ajouta, scandalisée, et en se sentant dévoyée :

— Un prêtre !

— Et le réplique Mélise, beaucoup moins agaçante, lorsque tout le reste, et le cardinal de Richelieu avant aussi fait de son ignorance.

Les grands yeux de Pola se baissèrent, ce qui n'empêcha point Mélise de garder son indécent sourire.

— Et vous, madame, reprit le roi, étes-vous toujours en bas ?..... Découvrez-vous, je vous l'ordonne!

La dame relèva son voile, et Louis XIII, qui s'était mis sur un pied pour dominer de plus haut la reine, recula tout devoutement à la vue d'une figure inconnue.

— Je suis jouée, murmura-t-il. Qui êtes vous, madame ?

— La maîtresse de céans, lui fut répondu. Sire, je vous supplie de ne point me parler. Mon honneur est entre les mains de Vieux Matoets. Je suis la comtesse de Pardaillan

— Ma mère ! prononça Pola en un cri de douleur superbe.

Elle s'était levée d'un bond, et sa noble taille semblait tout à coup grandir.

Mélise voulut s'approcher d'elle, mais madame de Pardaillan l'écarta d'un geste vaincu et d'un ton éclat :

— Tu mens !

Il n'était pas facile d'éloigner cette petite Mélise. Je ne sais comment elle s'y prit, mais l'un tant d'après Pola était prisonnière et pressée contre son cœur.

Pola pleurait ; Mélise avait des larmes dans son sourire.

— Ce n'est pas moi qui mens, dit-elle, c'est l'hypocrite. L'histoire est bien telle que je la fait raconter..... Et pendant que je parle, tu sais que la mère aulant que toi, Pola ! Ta mère ! ma bienfaitrice et ma providence ! Il faut que tu sachies, dussent tu souffrir plus encore. Je te répète : il faut que tu sachies tout. Mon père ne voulait pas ; moi, j'ai voulu. Je vous aime tant toutes les deux ! Comment ne serais-je pas bien inspirée !

Pola était faible entre ses bras.

— Ma mère ! murmura-t-elle, ma bonne, mon adorée mère ! Un éclair de gaieté fit briller les yeux de Mélise.

— Là où l'histoire était racontée, murmura-t-elle, j'y a quelqu'un qui dit comme toi : Mensonge !

— Qui ? demanda Pola, dont la joue pâle se couvrit de rougeur.

— Devinez, mademoiselle, répliqua gravement Mélise, connaissez vous donc à Paris un si grand nombre de chevaliers errants ?

— Gaétan !..... murmura Pola.

— Juste ! Et comme un dément vient un coup d'épée, ce pauvre beau Gaétan a reçu son du le lendemain, qui était hier.

— Gaétan ! blessé ! balbutia Pola, défaillante.

— Rassure-toi, chérie, dit Mélise en l'assoyant de nouveau sur le banc. Le coup d'épée était magnifique, a ce qu'il paraît, car je n'étais pas là. Mais il y avait le More qui a tourné la tête et qui nous sous bras un et qui a dit deux mots à l'oreille de M. le baron de Gondrin Montespan. Mais j'ai appris cela plus tard, car j'étais là !

— Pas encore, murmura mademoiselle de Pardaillan, et si tu savais comme j'ai peine à te croire !

— Nous allons parler plus clairement désormais, dit Mélise qui réchauffait les deux mains froides de Pola entre les siennes. Dieu merci, le jeu fort est fait, maintenant, et je n'ai plus besoin de parler en paraboles pour forcer ton attention..... C'est M. le baron de Gondrin Montespan qui m'initiait à ce mystère, mais cher cœur. M. de Gondrin Montespan est l'homme qui devait partager avec toi pere l'héritage de Pardaillan. Il ne reste à te dire comment j'ai entendu son histoire et pourquoi je le l'ai racontée.

IV

UNE AVENTURE D'ANNE D'AUTRICHE.

Mélise s'assit auprès de Pola et poursuivit :

— C'était dans l'antichambre de M. le duc de Vendôme qui a une cour, depuis que M. de Beaufort, son fils, est dit-on, le favori de la reine. Je n'ai bien sente dans ce grand hotel et je m'ennuie. Mon père me cache ses actions ; il bout de 2 ans à faire pitié. Dès le commencement de la semaine l'idée m'était venue qu'il y avait quelque chose. Je cherchais à savoir. Et puis, maître Roger est entre parmi les pages de mon seigneur. Ce n'est pas un bon sujet, mais il fait si bien les doux yeux ! Je vais et le vieux aller de le rencontrer par hasard.

Ce jour-là, pour la première, chez qui je devrais travailler à un roui quinzième dans le corridor sombre qui longe la grande antichambre de M. le duc. J'étais là. Peut-être m'avait-on oublié, une commission, mais je ne crois pas. Je laissais mes armoires bien tranquilles et j'avais tantôt l'oreille à la serrure de la grande antichambre.

Je cherchais en vain maître Roger. Celui-là est toujours par voies et par chemins, et, Dieu sait qu'il ne mérite guère l'attention qu'on lui donne. Ma revanche, il y avait chambrée complète : tout le fretin de la cabale des Importants était là ; le pro-secrétaire de M. de Beauvais, Vitmon, l'homme de main de madame de Chevreuse, le cadet de la Châtre et son beau Gaston, qui sait la maison du président de Blancmesnil, et certes, voilà un jeune gentilhomme qui a eu bien tort de se donner à un robin ; si j'étais la reine, je le punirais d'emblée pour cancaler à la portière de mon carrosse. Tu sourie ! Embrasse-moi. Je ne permets qu'à mon-même de dire que j'ai pris la perle des pages, mais Gaétan vaut mieux que lui.

Il y avait encore le sieur consultant Renaud de Saint-Venant avec sa figure d'ange de cire, M. le baron de Gondré-Montespan qui est redevenu un seigneur pour avoir donné, dit-on, au prince de Beaufort sa première maîtresse, et cet original qu'on appelle le More, à cause de sa longue barbe et de sa peau brunâte. Mon père l'a mené devant moi le seigneur Estéban. Il est quelque chose dans la maison du dom Manuel l'acheo, marquis de Villaroul, envoyé secret du roi Philippe IV d'Espagne.

Tu vous que je sais les choses comme il faut. Il y a une poursuit que je ne sais pas, et je vais me l'apprendre, toi qui ne sérudit. Qu'est-ce que c'est que madame Mesmline !

— Mesmline ! répéta Pola étonnée. C'était la femme de l'empereur Claude.

— Elle est donc morte ?

— Certes, depuis longtemps.

— Et il y avait quelque chose à redire sur sa conduite ?

— Son nom est resté synonyme d'infamie effrontée.

— C'est donc cela ! fit Mélise, soulagée comme si elle eut trouvé le mot d'une énigme. La première phrase que j'entendis, et c'était de la bouche de Gondrin qui la prononçait, fut celle-ci : « Je vais vous raconter, au sujet de cette Mesmline, une histoire entre mille, et qui vous donnera mes idée de sa honteuse hypocrisie.....

— C'était de ma mère qu'il parlait ! murmura Pola plus pâle qu'une morte.

— Oui..... mais sur mon salut, tout le monde protestait disant : Madame la comtesse de Pardaillan est une sainte !

— Et M. de Saint-Venant le premier, n'est ce pas ?

— Oh ! répliqua Mélise avec le sourire moqueur qui la faisait si jolie, M. de Saint-Venant est un prudent imaginatif. Il jeta son feutre sous son bras, remit ses gants à franges et prit la porte.

— Un si vieil ami de la famille ! Pensa tout haut Pola.

— Mon père dirait un si vieil ennemi ! répeta Mélise. Pauvre bon père ! Il a bien dû la supposer, quand on ne le prend pas à jeun..... M. de Gondrin Montespan raconta donc l'histoire de cette Messaline de Rivière-le-Duc, telle que je la lui dirai, car chacune de ses paroles est restée dans ma mémoire. — Et je le lui dirai, chérie, parce que l'histoire a une fin qui venge bien ma noble protectrice, la comtesse de Pardaillan. Si tu savais comme ce Gaétan était beau en disant : « M. de Rivière-le-Duc, vous mentez ! » Et si tu savais..... Oui, il faut que je mentionne cela, car ainsi bien j'aurai à te parler encore de ce pauvre gentilhomme. Les Etats ont le visage de bronze, parmi les masses fauves de sa barbe et de ses cheveux..... Si tu savais comme le More écoutait, oublieux de tout le reste, le récit de ses malheurs, derrière lequel il abritait son visage. La dame cachant ses traits à l'abri de son voile.

Le roi resta un instant silencieux, puis il dit :

— Découvrez-vous, Henri, je vous ai reconnu.

Le plus cher favori de Louis XIII, M. le Grand, s'appelait Henri Coiffier de Ruzé d'Effiat, marquis de Cinq Mars.

Le cavalier se mit à genoux et se découvrit.

— Et monsieur le cardinal ? reprit le roi, sitôt qu'il eut vu avant la face blême et la fine moue sache de Mazarin.

— C'était le cardinal de Mazarin ! dit Pola, sans étonnée qu'avant pu l'être de rien.

Elle ajouta, scandalisée, et en se sentant dévoyée :

— Un prêtre !

— Et le réplique Mélise, beaucoup moins agaçante, lorsque tout le reste, et le cardinal de Richelieu avant aussi fait de son ignorance.

Les grands yeux de Pola se baissèrent, ce qui n'empêcha point Mélise de garder son indécent sourire.

— Et vous, madame, reprit le roi, étes-vous toujours en bas ?..... Découvrez-vous, je vous l'ordonne!

La dame relèva son voile, et Louis XIII, qui s'était mis sur un pied pour dominer de plus haut la reine, recula tout devoutement à la vue d'une figure inconnue.

— Je suis jouée, murmura-t-il. Qui êtes vous, madame ?

— La maîtresse de céans, lui fut répondu. Sire, je vous supplie de ne point me parler. Mon honneur est entre les mains de Vieux Matoets. Je suis la comtesse de Pardaillan

— Ma mère ! prononça Pola en un cri de douleur superbe.

Elle s'était levée d'un bond, et sa noble taille semblait tout à coup grandir.

Mélise voulut s'approcher d'elle, mais madame de Pardaillan l'écarta d'un geste vaincu et d'un ton éclat :

— Tu mens !

Il n'était pas facile d'éloigner cette petite Mélise. Je ne sais comment elle s'y prit, mais l'un tant d'après Pola était prisonnière et pressée contre son cœur.

Pola pleurait ; Mélise avait des larmes dans son sourire.

— Ce n'est pas moi qui mens, dit-elle, c'est l'hypocrite. L'histoire est bien telle que je le fait raconter..... Et pendant que je parle, tu sais que la mère aulant que toi, Pola ! Ta mère ! ma bienfaitrice et ma providence ! Il faut que tu sachies, dussent tu souffrir plus encore. Je te répète : il faut que tu sachies tout. Mon père ne voulait pas ; moi, j'ai voulu. Je vous aime tant toutes les deux ! Comment ne serais-je pas bien inspirée !

Pola était faible entre ses bras.

— Ma mère ! murmura-t-elle, ma bonne, mon adorée mère ! Un éclair de gaieté fit briller les yeux de Mélise.

— Là où l'histoire était racontée, murmura-t-elle, j'y a quelqu'un qui dit comme toi : Mensonge !

— Qui ? demanda Pola, dont la joue pâle se couvrit de rougeur.

— Devinez, mademoiselle, répliqua gravement Mélise, connaissez vous donc à Paris un si grand nombre de chevaliers errants ?

— Gaétan !..... murmura Pola.

— Juste ! Et comme un dément vient un coup d'épée, ce pauvre beau Gaétan a reçu son du le lendemain, qui était hier.

— Gaétan ! blessé ! balbutia Pola, défaillante.

— Rassure-toi, chérie, dit Mélise en l'assoyant de nouveau sur le banc. Le coup d'épée était magnifique, a ce qu'il paraît, car je n'étais pas là. Mais il y avait le More qui a tourné la tête et qui nous sous bras un et qui a dit deux mots à l'oreille de M. le baron de Gondrin Montespan. Mais j'ai appris cela plus tard, car j'étais là !

— Pas encore, murmura mademoiselle de Pardaillan, et si tu savais comme j'ai peine à te croire !

— Nous allons parler plus clairement désormais, dit Mélise qui réchauffait les deux mains froides de Pola entre les siennes. Dieu merci, le jeu fort est fait, maintenant, et je n'ai plus besoin de parler en paraboles pour forcer ton attention..... C'est M. le baron de Gondrin Montespan qui m'initiait à ce mystère, mais cher cœur. M. de Gondrin Montespan est l'homme qui devait partager avec toi pere l'héritage de Pardaillan. Il ne reste à te dire comment j'ai entendu son histoire et pourquoi je le l'ai racontée.

IV

UNE AVENTURE D'ANNE D'AUTRICHE.

Mélise s'assit auprès de Pola et poursuivit :

— C'était dans l'antichambre de M. le duc de Vendôme qui a une cour, depuis que M. de Beaufort, son fils, est dit-on, le favori de la reine. Je n'ai bien sente dans ce grand hotel et je m'ennuie. Mon père me cache ses actions ; il bout de 2 ans à faire pitié. Dès le commencement de la semaine l'idée m'était venue qu'il y avait quelque chose. Je cherchais à savoir. Et puis, maître Roger est entre parmi les pages de mon seigneur. Ce n'est pas un bon sujet, mais il fait si bien les doux yeux ! Je vais et le vieux aller de le rencontrer par hasard.

Ce jour-là, pour la première, chez qui je devrais travailler à un roui quinzième dans le corridor sombre qui longe la grande antichambre de M. le duc. J'étais là. Peut-être m'avait-on oublié, une commission, mais je ne crois pas. Je laissais mes armoires bien tranquilles et j'avais tantôt l'oreille à la serrure de la grande antichambre.

Je cherchais en vain maître Roger. Celui-là est toujours par voies et par chemins, et, Dieu sait qu'il ne mérite guère l'attention qu'on lui donne. Ma revanche, il y avait chambrée complète : tout le fretin de la cabale des Importants était là ; le pro-secrétaire de M. de Beauvais, Vitmon, l'homme de main de madame de Chevreuse, le cadet de la Châtre et son beau Gaston, qui sait la maison du président de Blancmesnil, et certes, voilà un jeune gentilhomme qui a eu bien tort de se donner à un robin ; si j'étais la reine, je le punirais d'emblée pour cancaler à la portière de mon carrosse. Tu sourie ! Embrasse-moi. Je ne permets qu'à mon-même de dire que j'ai pris la perle des pages, mais Gaétan vaut mieux que lui.

Il y avait encore le sieur consultant Renaud de Saint-Venant avec sa figure d'ange de cire, M. le baron de Gondré-Montespan qui est redevenu un seigneur pour avoir donné, dit-on, au prince de Beaufort sa première maîtresse, et cet original qu'on appelle le More, à cause de sa longue barbe et de sa peau brunâte. Mon père l'a mené devant moi le seigneur Estéban. Il est quelque chose dans la maison du don Manuel l'acheo, marquis de Villaroul, envoyé secret du roi Philippe IV d'Espagne.

Tu vous que je sais les choses comme il faut. Il y a une poursuit que je ne sais pas, et je vais me l'apprendre, toi qui ne sérudit. Qu'est-ce que c'est que madame Mesmline !